

*Maurice.*—Madame je ne les prendrai pas.

*Mad. de St. Aulaire.*—Tu les prendras, je te les donne.

*Maurice.*—Et si M. Dupré ne le trouvait pas bon ?

*Mad. de St. Aulaire.*—Cela me regarde. Je le prends sur moi.

*Maurice.*—Oh ! que je suis aise ! Je vous remercie mille et mille fois madame. Cet argent ne restera pas longtemps dans ma poche. Je vais tout de suite l'envoyer à ma chère maman, et je lui parlerai de vous dans ma lettre. Je cours lui écrire aussitôt.

*Mad. de St. Aulaire.*—Non, non ; je ne te laisse pas aller si vite. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends moi d'abord qui est ta maman et où elle demeure.

*Maurice.*—Ah ! maman est la pauvre veuve d'un médecin d'Orléans. Mon papa est mort il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimait mieux soigner les pauvres que les riches. Et puis, il est resté deux ans malade, c'est ce qui l'a ruiné. Il avait cependant gagné assez dans le commencement, pour me tenir en pension à Paris au collège d'Harcourt. On m'en a rappelé par ce que mon papa voulait m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez M. Dupré, où je suis apprenti de commerce. Si mon cousin, lui qui est riche, avait voulu, je serais retourné au collège, et j'aurais été médecin. Ah ! j'aurais eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le médecin de maman. J'ai toujours